

De l’Histoire par la caricature

John Lemoinne

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

L'HISTOIRE PAR LA CARICATURE.

Cet ouvrage est une des tentatives les plus curieuses et les plus heureuses qui aient été faites depuis long-temps dans le domaine de l'histoire. Il serait difficile de dire, mais on peut imaginer, ce qu'il a fallu de patience, de science et d'intelligence à M. Wright pour la mener à bonne fin. La caricature, c'est le journalisme au crayon ; c'est le sens fugitif des événemens saisi au passage, fixé pour un jour, pour une heure, puis effacé et remplacé par une autre image. Cette philosophie éphémère d'événemens éphémères aussi, ce commentaire passager des mille accidens de la vie quotidienne des peuples et des individus, la caricature et la satire, qui saura, dans un demi-siècle, en retrouver le véritable sens ? Lorsque ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire de notre temps avec ses élémens comiques comme avec ses élémens sérieux, chercheront à déchiffrer les vaudevilles, les caricatures et les pamphlets dont nous sommes chaque jour inondés, il est probable qu'ils jetteront plus d'une fois leur langue aux chiens. C'est avec des difficultés de cette nature que M. Wright s'est trouvé aux prises ; difficultés plus grandes encore que celles qui attendent nos futurs historiens, car ceux-ci auront le secours des nombreuses collections qui se forment tous les jours. Nous pourrions signaler, par exemple, parmi les matériaux de ce genre les plus intéressans et les plus précieux, les Souvenirs numismatiques

que publie en ce moment le savant et spirituel directeur du musée d'artillerie, M. de Saulcy, et qui seront d'une très grande utilité pour les historiens futurs de la révolution de 1848. Mais pour l'ouvrage de M. Wright, ces matériaux manquaient ou n'existaient que d'une manière très incomplète. L'auteur de l'Angleterre sous la maison de Hanovre a fait plus que d'illustrer l'histoire par la caricature ; il serait aussi juste de dire qu'il a illustré la caricature par l'histoire.

L'ouvrage embrasse le règne des trois Georges, et principalement deux périodes : la première qui se rapporte à l'établissement définitif de la dynastie de Brunswick, la seconde à la lutte de l'Angleterre avec la révolution française et avec l'empire.

Jamais peut-être deux époques historiques n'offrirent autant de points de ressemblance que la période qui suivit en Angleterre la révolution de 1688 et celle qui suivit en France la révolution de 1830. Le caractère commun, souvent méconnu et mal compris, de ces deux révolutions fut à la fois libéral et aristocratique. Il faut naturellement tenir compte des différences aussi bien que des ressemblances ; ainsi l'élément aristocratique ne pouvait être en France le même qu'en Angleterre. En 1688, c'était le parti protestant et les grandes familles whigs qui étaient à la tête du mouvement ; en 1830, c'était le parti philosophique et doctrinaire ; mais, de part et d'autre, c'était l'aristocratie pensante et agissante, c'était l'élite de la nation.

Aussi voyons-nous dans l'histoire des deux pays, et immédiatement après les deux révolutions, le parti tombé, c'est-à-dire le parti de la suprématie royale et de la haute église, chercher les mêmes points d'appui et de résistance, réclamer le suffrage universel, et faire appel aux classes inférieures dont la grande géné-

ralité était restée étrangère à la révolution. Nous croyons que plus la lumière se fera dans l'histoire de 1688 et celle de 1830, plus ce double caractère de libéralisme et d'aristocratie deviendra incontestable. Toutefois, le point sur lequel les deux révolutions et les deux régimes nouveaux qui en sortirent cessent de se ressembler, c'est qu'en Angleterre il y avait une aristocratie appuyée sur l'hérédité, sur la primogéniture et sur la grande propriété, assez forte pour résister aux envahissemens d'en haut comme à ceux d'en bas, et qui s'est perpétuée jusqu'ici dans les mêmes institutions et presque dans les mêmes familles ; tandis qu'en France la classe gouvernante après 1830, manquant absolument de ces élémens de résistance et de cohésion, fut prise et pour ainsi dire étouffée entre deux pressions contraires, entre la couronne et les pavés.

Les similitudes qui se présentent dans les événemens généraux des deux époques se retrouvent aussi dans les accidens et dans les épisodes, dans la petite histoire comme dans la grande. Les troubles populaires qui inaugurèrent l'avènement de George Ire en sont un frappant exemple. Il y avait d'un côté les whigs avec les dissidens et une partie du moyen clergé qui soutenaient la nouvelle dynastie ; de l'autre les tories et le haut clergé qui étaient restés les partisans de la famille exilée, et qui formaient le parti des jacobites et des non-assermentés. Les tories avaient eu quelques années de triomphe sous la reine Anne. Robert Harley et Henri Saint-John, élevés à la pairie sous les noms de lord Oxford et lord Bolingbroke, étaient ministres au moment de la mort de la reine. Ils ne purent cependant empêcher l'aristocratie whig de faire proclamer le roi George, et naturellement le nouveau souverain se jeta dans les bras du parti qui l'avait mis sur le trône. Dès-lors les tories lui firent une guerre active, non-seule-

ment dans les chambres, mais aussi dans la chaire, dans la presse et dans la rue.

Un des hommes dont le nom est resté des plus marquans dans cette guerre de faction fut un ministre de l'église appelé le docteur Sacheverell. Il avait attaqué en chaire la révolution et s'était fait mettre en accusation ; c'était précisément ce qu'il cherchait. Son procès fit grand scandale ; nous n'en parlons toutefois que parce qu'il fut le sujet de la première caricature politique du XVIIIe siècle. Le docteur y est représenté écrivant son sermon, et soufflé d'un côté par le diable, de l'autre par le pape. La caricature est intitulée : Les trois faux frères. Le parti légitimiste ou jacobite était alors dénoncé par les whigs comme le parti du papisme et de l'étranger ; le prétendant et sa mère étaient représentés accompagnés d'un jésuite français quêtant pour la veuve et l'orphelin. Les tories, de leur côté, dénonçaient les whigs comme des impies, des niveleurs et des têtes rondes ; ils travaillaient beaucoup la basse classe, inondaient les villes de caricatures et de chansons ; leur cri populaire était : « A bas les têtes de veau ! à bas les tueurs, de rois ! » Ils en vinrent bientôt à l'émeute, et le jour du couronnement de George Ier, le 20 octobre 1714, « la canaille de la haute église, » comme l'appelaient les whigs, se souleva dans Bristol aux cris de : À bas les têtes rondes ! Vive Sacheverell ! Dans plusieurs autres villes, on porta publiquement la santé du prétendant. Néanmoins les élections de 17144 donnèrent aux whigs une très forte majorité. À cette occasion un de leurs journaux publia un mémoire des dépenses d'une élection tory, dans lequel nous voyons entre autres choses : « Pour rassembler une foule, 20 livres (500 francs) ; pour faire crier hurrah, 40 livres ; pour faire crier vive l'église, 40 livres ; pour faire crier à bas les têtes rondes, 40 livres ; pour démolir deux maisons, 200 livres ;

pour faire deux émeutes, 200 livres ; pour une douzaine de faux témoins, 100 livres ; pour casser les vitres, 20 livres ; pour de la bière, 100 livres ; pour les frais de justice, 300 livres. »

Il paraît qu'en ce temps-là, et nous ne sachions pas que cet usage se soit conservé, les laquais des membres des communes, à l'imitation de leurs maîtres, se choisissaient un speaker, ou président. L'élection se faisait dehors. Un journal du temps raconte comment une bataille s'engagea entre les laquais des tories et ceux des whigs, dans laquelle, après une vigoureuse résistance, les tories finirent par triompher et porter leur speaker trois fois tout autour de la chambre, extra muros ; après quoi, selon l'usage antique, ils allèrent tous se réconcilier à la taverne.

Les maîtres, dans le parlement, ne suivirent pas la fortune de leurs valets. Les tories y étaient en grande minorité ; les derniers ministres de la reine Anne furent mis en accusation, et Oxford et Bolingbroke se sauvèrent en France. La guerre des pamphlets et des caricatures redoubla ; le prétendant, comme il arrive pour tous les prétendans, fut accusé d'être un enfant substitué. Les whigs le disaient fils d'un meunier, et prétendaient qu'il avait été introduit dans le lit de sa mère au moyen d'une bassinoire ; c'est pourquoi on voit figurer cet ustensile dans un grand nombre de caricatures du jour. Dans une de ces caricatures, qui est intitulée Une Famille catholique, nous voyons la reine Marie de Modène assise près d'un berceau, et auprès d'elle un jésuite qui paraît avoir des façons assez familières. L'enfant, dans le berceau, tient un petit moulin, qui indique la condition de ses vrais parens.

La lutte était plus active encore dans les rues. La plèbe jacobite prenait généralement l'offensive, et attaquait et saccageait les chapelles des dissidens aux cris de : Vive l'église ! Ce fut à

cette époque que fut votée la loi fameuse connue sous le nom de riot act, qui est encore aujourd'hui en vigueur. Cette loi équivaut à peu près à nos lois sur les rassemblemens ; les magistrats en Angleterre donnent lecture du riot act, comme ici les commissaires de police font les sommations. À Londres, chaque parti avait ses lieux de réunion, qui étaient en général des tavernes et des cabarets. Les agressions des jacobites avaient forcé les whigs, autrement dits les loyalistes, à organiser des moyens de défense en dehors du gouvernement et de la police ; ils avaient fini par former une espèce de garde nationale ou de corps de volontaires, qui se portait partout où la populace cassait les vitres et quelquefois les têtes. Du reste, ils ne se faisaient pas faute de faire eux-mêmes des contre-manifestations. Les journaux de 1715 racontent une procession qu'ils organisèrent avec les effigies du pape, du prétendant et de Bolingbroke ; le prétendant était précédé de deux nourrices, l'une portant un biberon et l'autre une bassinoire. Les mannequins, le carcan au cou, furent promenés dans la Cité et brûlés dans un grand feu de joie. Ces batailles des rues se continuèrent pendant long-temps, jusqu'au jour où, après un assaut livré par les jacobites à un cabaret loyaliste, et dans lequel il y eut plusieurs hommes tués, un certain nombre des émeutiers furent mis en jugement et pendus. Après cet exemple, la tranquillité se rétablit peu à peu, l'issue malheureuse de la rébellion de 1715 ayant d'ailleurs porté un coup funeste aux jacobites.

L'agitation publique prit bientôt une autre direction ; elle se jeta dans les spéculations, et le pamphlet et la caricature l'y suivirent. L'Écossais Law, forcé de quitter son pays après un duel, venait d'établir à Paris, en 1717, la compagnie du Mississipi. Pendant deux ans, la compagnie ne fit que des opérations insigni-

fiantes ; mais, en 1719, elle s'incorpora la compagnie des Indes et celle de la Chine, et ses actions haussèrent rapidement ; elles atteignirent bientôt le chiffre de 1,200 pour 100. Law fut le maître de la France, le régent le fit contrôleur-général des finances ; Paris avait tant d'argent qu'il ne savait qu'en faire. L'Angleterre, à son tour, se jeta à corps perdu dans la voie ouverte par Law ; le parlement passa un acte avec la compagnie de la mer du Sud, qui se chargeait de payer la dette nationale, et Walpole fut presque le seul à protester contre l'enivrement général. Tories, whigs, jacobites, loyalistes, épiscopaux, dissidens, tous oublièrent leurs vieilles querelles et ne s'arrachèrent plus que les actions, qui montèrent en peu de temps à 1,000 pour 100. Le parlement tenta en vain de refréner la fureur du jeu, en interdisant la formation de compagnies sans autorisation. Il s'en faisait de tous les côtés ; elles remplissaient les journaux de leurs annonces ; les simples promesses d'actions se vendaient avec des primes énormes. Il arrivait quelquefois qu'un individu louait une chambre pour un jour dans la Cité, ouvrait le matin une liste de souscription, recevait un dépôt pour les actions, et décampait le soir avec les livres et l'argent. On ne s'informait pas même de la réalité de l'objet qui était mis en actions ; il y eut, entre autres, une compagnie qui s'annonça dans les journaux avec ce titre : « Pour une entreprise qui sera expliquée en temps opportun. » Ces folies ne causeront aucune surprise à quiconque a été témoin du jeu terrible auquel ont donné lieu les chemins de fer en Angleterre il y a deux ans, et des catastrophes financières qui en ont été la suite. N'avons-nous pas aussi devant les yeux la fièvre californienne ? Le XIXe siècle n'a rien à envier, sous ce rapport, à son prédécesseur.

La réaction devait venir, et ce furent les chansons qui en donnèrent le signal. La plus populaire entre toutes fut la célèbre Bal-

lade de la Mer du Sud, qui fut long-temps chantée dans les rues, mais qui n'offrirait que peu d'intérêt dans une traduction. Les théâtres s'emparèrent aussi de la fièvre du Mississipi ; et les directeurs de compagnies, naguère si adulés, tombèrent dans un tel discrédit, que les dames, en jouant aux cartes, disaient, toutes les fois qu'elles tournaient le valet « Voilà un directeur ; » jeu de mots qui ne petit, du reste, avoir de prix que dans la langue anglaise, où le valet s'appelle knave, c'est-à-dire fripon. Parmi les caricatures, il y en a une qui représente une jeune fille jetée dans les bras d'un vieux joueur, avec ces vers en français :

La fin du papier-monnaie et du règne des agioteurs fut marquée par une médaille où figurent les spéculateurs, dont un se pend, un autre se noie, un autre s'arrache les cheveux, et le dernier décampe.

La littérature du commencement du XVIIIe siècle en Angleterre devait naturellement se ressentir de la démoralisation du temps, et ce fut à cette époque que l'opéra italien fit à Londres sa première apparition. Il éclipsa bientôt le théâtre national, et mit le comble à sa vogue par l'introduction dès bals masqués. Ce fut en vain que les évêques et même le parlement voulurent arrêter les mascarades et les redoutes la cour et la ville les protégeaient. Le directeur de l'opéra était alors un Suisse appelé Heidegger ; on lui donnait le surnom français de « surintendant des plaisirs de l'Angleterre. » Heidegger était l'homme le plus laid de son temps, et devint un sujet inépuisable de caricatures et de mauvais tours. Un jour, le duc de Montagu lui donna à dîner et le fit beaucoup boire. Heidegger s'endormit ; pendant son sommeil, on prit son moule, à l'aide duquel on fit ensuite son masque d'une extrême ressemblance. À la représentation suivante de l'opéra, à laquelle

assistait la cour, Heidegger, quand le roi entra, s'avança sur la scène et dit à l'orchestre de jouer : God save the king. Mais aussitôt qu'il fut rentré dans la coulisse, un sosie, avec son masque et son costume, s'avança et ordonna à l'orchestre de jouer l'air jacobite : « Charlot de l'autre côté de l'eau. » Entendant l'air, Heidegger rentre en scène, jure, tempête, et commande de nouveau le God save the king ; à peine est-il sorti, que le sosie rentre et redemande Charley. L'orchestre n'y comprenait plus rien et croyait le directeur ivre ; toute la salle criait : À bas ! et des officiers des gardes allaient envahir la scène, si le roi, qui était dans le secret, ne les eût retenus. Heidegger reparut alors et offrit de renvoyer son orchestre ; mais son masque, s'avançant aussi, s'écria d'un ton lamentable : « Sire, c'est la faute de ce diable qui m'a pris mon visage. » Sur quoi le malheureux directeur pâlit et faillit s'évanouir. Il ne revint à lui que lorsque sa doublure se fut démasquée ; mais il entra dans une telle colère, qu'il se jeta dans un fauteuil, ordonna d'éteindre la scène, et jura qu'il ne rouvrirait pas l'opéra à moins que le masque et le moule ne fussent brisés sous ses yeux. Cet Heidegger eut l'honneur de servir de sujet aux premières caricatures de Hogarth, vers 1723. Il ne manqua pas même à cette époque son abbé Chatel. Celui de 1726 s'appelait Henley ; il joua aussi la comédie d'une église qu'il appela primitive, dans laquelle il officiait en habits sacerdotaux. Les journaux ont conservé dans leurs annonces quelques-uns des titres de ses sermons. Henley prenait pour textes, par exemple « Lequel, de l'homme ou de la femme, est la plus belle créature ? » Ou bien encore : De osculis et virginibus.

Mais ce fut surtout sur Walpole que s'exercèrent et les caricatures et les pamphlets. Robert Walpole fut ministre pendant vingt-deux ans ; pendant long-temps il avait eu pour allié

William Pulteney ; mais Pulteney, ne se trouvant pas assez bien partagé, rompit avec lui, fit une scission dans le parti de la nouvelle dynastie, et, s'unissant à Bolingbroke et aux anciens légitimistes, fonda un parti qui prit le nom de « patriote. » L'Angleterre, sous le long ministère de Walpole, jouissait de la paix à l'extérieur et de la tranquillité et de la prospérité à l'intérieur. Naturellement le ministère fut accusé au-dedans de corruption, au dehors de trahison. Les patriotes avaient compté sur de nouvelles élections, mais celles-ci renvoyèrent à la chambre une majorité ministérielle considérable ; dès-lors ce fut, et dans leurs journaux et dans leurs caricatures, une majorité vénale et vendue au ministère, comme le ministère était vendu lui-même à l'étranger, c'est-à-dire à la France. L'auteur du livre dont nous parlons ici, M. Wright, fait à ce sujet quelques réflexions que nous ne pouvons nous empêcher de citer « L'opposition, dit-il, s'élevait surtout contre la politique étrangère du ministère, qu'elle accusait d'engager le pays dans des querellés continuelles, et de sacrifier les intérêts anglais au dehors pour l'intérêt particulier du roi et de ses possessions hanovriennes. Avec un parfait mépris pour la vérité et l'honnêteté (qui, il faut bien le dire, ne semblent pas avoir été très respectées par aucun parti dans ce temps corrompu) et pour satisfaire uniquement à des ressentimens et à des intérêts personnels, aussitôt que le gouvernement prenait une attitude menaçante, l'opposition criait très haut pour la paix, et, dès qu'il s'attachait à maintenir la paix, elle demandait à grands cris la guerre. La paix fut néanmoins conservée par la modération et la persévérance des cours de France et d'Angleterre, » Nous rappelons qu'il s'agit de l'histoire de 1727.

Les chansons, les satires, les pamphlets pleuvaient sur Walpole. On lui reprochait jusqu'à sa prédilection pour la cuisine

française. Il y a une caricature intitulée l'Équilibre du pouvoir, où figurent Walpole et le cardinal Fleury, assis tous deux devant une balance. Le ministre français met une épée et un trident dans le plateau qui penche, et le ministre anglais jette vainement dans l'autre plateau des liasses de traités. Dans un coin, le coq gaulois est perché fièrement sur la tête du lion britannique endormi. Une autre caricature représente le lion et l'unicorne de l'Angleterre la tête basse et marchant péniblement avec des chaussures françaises.

Pour subvenir aux dépenses d'une armée permanente, Walpole voulut établir l'impôt de l'accise. Ce fut le sujet d'une opposition formidable, qui éclata dans les caricatures et dans les chansons comme dans le parlement. On faisait alors beaucoup de politique sur les éventails ; il y en a un qui représente le ministre traîné dans sa voiture par un monstre fabuleux à plusieurs têtes appelé l'accise. Le monstre, par ses nombreuses gueules, engloutit des morceaux de mouton ou de jambon, des tasses, des verres, etc. ; et une de ces têtes, retournée vers la voiture, y verse une pluie d'or. Il y a une chanson qui paraît servir de commentaire à ce dessin : « De l'argent pour de la cavalerie, pour l'infanterie, pour des dragons, des bataillons, des plantons ; les taxes augmentent et le commerce est ruiné. Voyez ce dragon, l'accise ! Il a dix mille yeux et cinq mille bouches, des dents aiguës, de larges mâchoires, et un ventre grand comme un magasin. Il commence par prendre du vin et des liqueurs ; mais donnez-lui cela, et le glouton va rugir pour du mouton ; il vous prendra votre bœuf, votre pain, votre lard, votre oie, votre cochon, et il avalera tout, pendant que le travailleur mâchera des racines. »

Le mécontentement populaire se manifesta d'une manière si menaçante, que Walpole fut obligé de retirer son projet ; mais ce qu'on appela « l'agitation de l'accise » se prolongea long-temps encore. Il y eut aussi à cette époque une croisade populaire contre les péages, semblable à celle que nous avons vu faire dans le pays de Galles, il y a quatre ou cinq ans, par « Rébecca et ses filles, » c'est-à-dire que les insurgés s'habillaient en femmes et se noircissaient la figure.

Vint ensuite « l'agitation du gin, » qui s'éleva lorsque le parlement, pour arrêter les progrès croissans de l'ivrognerie, frappa le genièvre d'un droit considérable et en interdit le débit dans les rues. Les patriotes dans la chambre, et les liquoristes au dehors, firent au bill une opposition des plus vives. C'était naturellement un des sujets les mieux choisis et les plus heureux pour faire du bruit dans la rue. Il y eut un déluge de chansons et de complaintes sur « la mère Genièvre. » On célébra publiquement ses funérailles, qui furent suivies par un grand concours de peuple et accompagnées de nombreuses libations. Tous les cabarets avaient arboré des insignes de deuil. Du reste, on trouva mille moyens d'éluder la loi ; on colportait le gin dans les rues sous de faux noms, comme « eau de colique, » ou bien « délices des dames, » ou bien « consolation des cocus. » Les pharmaciens s'étaient mis aussi à vendre le gin, et leurs boutiques ne désemplissaient pas. Cette agitation dura deux ans.

La fin du long règne de Walpole approchait. En 1737, il avait perdu son plus fidèle soutien par la mort de la reine Caroline. L'héritier présomptif, prince de Galles, s'était mis à la tête de l'opposition en s'alliant avec le parti des patriotes. Walpole sut encore se maintenir pendant près de quatre ans, mais au milieu

d'orages incessans. Ce fut surtout la politique étrangère qui devint le sujet des attaques ; c'était le moment où l'impératrice Marie-Thérèse, reine de Hongrie, avait à se défendre contre presque toute l'Europe, alors que les Hongrois criaient : Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa. La reine était très populaire en Angleterre ; aussi, quand le roi George, pour sauver son apanage particulier du Hanovre, déclara sa neutralité, il fut accablé de chansons et de pamphlets. La meilleure caricature à laquelle aient donné lieu les affaires de Marie-Thérèse est celle qui est appelée : « La reine de Hongrie déshabillée. » La reine est dans un état de nudité complète, et les différentes puissances continentales emportent chacune une des parties de son vêtement portant les noms des provinces de son empire. Le cardinal Fleury, moins délicat encore, cherche à lever le dernier voile qui reste à la reine, celui de sa main. Il y en a une autre dans laquelle, pendant que l'Angleterre aide la reine à franchir une haie, la France profite du moment pour prendre avec elle d'extrêmes libertés.

Walpole tomba, mais moins sous les coups des tories que sous ceux des whigs mécontens. Comme il arrive généralement, la coalition tomba en pièces aussitôt après sa victoire ; le roi, qui détestait les tories comme des ennemis de sa personne et de sa dynastie, leur ferma les portes du conseil, et n'y appela que les anciens whigs qui s'étaient séparés de Walpole. Il consultait même secrètement son ancien ministre, et l'opinion générale était qu'il n'avait accepté le nouveau cabinet qu'à la condition qu'il suivrait la même politique ; en d'autres termes, qu'il jouerait le même air. Aussi, quand les tories, et ceux des patriotes qui n'avaient eu aucune part dans la curée des places, voulurent mettre en accusation Walpole, surtout pour embarrasser ses successeurs, ceux-ci prirent sa défense. C'était, du reste, sur la per-

sonne même du roi que portaient presque toutes les caricatures. Il y en a une de cette époque qui le représente en cheval hanovrien chevauchant le lion britannique, qui meurt de faim et ronge son frein. Le roi crie au commandant de sa cavalerie : « La victoire est gagnée, où vous êtes-vous fourrés ? » Et le commandant hanovrien répond : « N'importe, j'ai conservé nos gens. »

Ce fut dans ces circonstances qu'éclata l'insurrection jacobite, connue sous le nom de rébellion de 1745, dans laquelle le prétendant Charles-Édouard fit une campagne si heureuse au début, si fatale dans son issue. Ce ne fut certainement pas l'amour personnel de ses sujets qui sauva le roi George et sa dynastie ; mais le nom du jeune prétendant était associé à l'idée du papisme et de l'influence étrangère, de Rome d'un côté et de la France de l'autre. Ce fut la force de la dynastie protestante et hanovrienne. Le sentiment populaire du temps est fidèlement traduit dans une caricature appelée « l'Invasion, ou le triomphe de Perkins. » Le prétendant y est représenté dans son carrosse royal, traîné par six chevaux appelés : Superstition, Obéissance passive, Rébellion, Droit divin, Pouvoir arbitraire et Soumission ; la voiture passe par-dessus le corps de la Liberté, et, ce qui est assez anglais, sur les fonds publics. Le roi de France sert de cocher, le pape de postillon ; deux singes et le diable servent de valets de pied. Une autre est intitulée Importation de bulls ; ce qui n'a de sens qu'en anglais ; où le mot veut dire à la fois taureau et bulles. Au milieu est la rivière Tweed qui sépare l'Angleterre de l'Écosse. Le prétendant cherche à faire passer la rivière à un troupeau de taureaux dont les naseaux jettent des foudres, accompagnés de décrétales avec les mots de : « Massacre ; le fouet et la verge ; malédiction éternelle ; feux du purgatoire. » Les animaux sont chargés en outre d'une collection d'indulgences, de chapelets, d'eau bé-

nite, etc. Dans le fond, on voit des Highlanders, c'est-à-dire les Vendéens de Charles-Édouard, qui paraissent marcher un peu à contre-cœur, parce qu'on les fait sortir de chez eux. Il y en a qui disent : « Je m'en retourne chez moi ; » d'autres : « Je ne veux pas sortir de ma paroisse. » Rien ne prouve mieux que ces caricatures que le changement de dynastie en Angleterre fut surtout une question de protestantisme.

Vers la première moitié du XVIIIe siècle, nous voyons apparaître en Angleterre un genre de littérature qui prit depuis de si grands développemens, celui des revues. Le Gentleman's Magazine date de 1731 ; il eut dès l'origine pour objet des articles de critique et des extraits des ouvrages en vogue. En 1750, il y avait déjà huit recueils de ce genre ; ce fut l'avènement du règne des critiques. Toutefois les revues ou magazines ne furent d'abord que des instrumens de scandale et très souvent de diffamation, et durent surtout leur succès aux chroniques de la vie réelle. Le plus fameux des « gazetiers » de ce temps fut un médecin appelé Hill, qui s'occupait beaucoup plus de scandale que de médecine ; bon pour tout faire, du reste, car il fut successivement docteur, acteur et auteur. Garrick avait fait sur lui cette épigramme :

Pour la médecine et les farces, il n'y a pas son égal ;
Ses farces sont de la médecine, et sa médecine est de la farce.

Hill fit fortune ; il avait pris voiture, avait sa loge aux théâtres, et se vantait des faveurs des femmes de qualité. Il était un type, non-seulement du charlatanisme littéraire, mais aussi du charlatanisme scientifique. Les escamoteurs et les marchands de drogues eurent à cette époque un moment de vogue dont il est resté des traditions assez divertissantes. La satire et la caricature se jetèrent principalement sur les inventeurs, de poudres et de

pilules. Un journal ridiculisait ainsi une des médecines les plus répandues, les pilules du docteur Rock : « Ceci, disait le docteur dans son prospectus, est ma célèbre pilule sympathique des familles. Qu'un père ou une mère de famille en prenne une en se couchant et une autre en se levant, et non-seulement ils se purgeront eux-mêmes, mais en même temps ils purgeront toute la famille, hommes, femmes, enfans, etc. » Vient ensuite l'énumération des autres avantages de cette fameuse pilule ; par exemple : « Quand une belle dame veut aller au bal ou à la redoute, que fait son affreux mari ? il avale quelques pilules sans rien dire, et alors la pauvre créature ne peut pas mettre le nez dehors. » Il y a aussi les « pilules purgatives intentionnelles, » à l'aide desquelles il suffit de se dire : « En prenant ces pilules, mon intention est qu'elles purgent ma femme autant que moi, mon petit garçon la moitié, ma petite fille le quart ; cette coquine de Françoise qui mange tous mes fruits, dix fois autant que moi ; ce drôle de Tom qui est toujours au cabaret, vingt fois, et pendant cinq jours consécutifs. »

Mais la plus célèbre farce de l'époque, et qui est restée proverbiale, c'est le tour à la bouteille. Un journal du 16 janvier 1749 contenait une annonce ainsi conçue : « Au théâtre de Haymarket, ce soir, on verra un personnage qui exécute les choses surnaturelles que voici : d'abord il prend à un des spectateurs une canne ordinaire, sur laquelle il se met à jouer de tous les instrumens connus. Ensuite il se présente avec une bouteille de dimension ordinaire, que chacun des spectateurs est libre d'examiner ; il place la bouteille sur une table au milieu de la scène, et alors, sans aucune hésitation, il entre dans la bouteille sous les yeux de tous les spectateurs, et se met à chanter dedans. Pendant son séjour dans la bouteille, chacun peut se la passer de main en main

et s'assurer qu'elle n'est pas plus grande qu'une bouteille ordinaire. — Les personnes qui viendront sur la scène ou dans les loges pourront venir masquées, si bon leur semble, et le magicien leur dira, si elles le désirent, qui elles sont. »

L'affiche ajoutait que le tour avait été exécuté en présence de la plupart des têtes couronnées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Cette annonce extraordinaire, qui n'était égalée que par celle du signor Jumpedo, lequel s'engageait à s'avaler lui-même, attira une foule innombrable ; la nobility et la gentry, comme on dit aujourd'hui, se pressèrent dans la salle de Haymarket. La scène était occupée par une simple table recouverte d'un tapis vert, et au milieu de laquelle apparaissait la mystérieuse bouteille. Au bout d'une heure, l'opérateur ne se présentant pas, le parterre commença le concert anglais de miaulemens et de grognemens. Une voix s'éleva pour dire que, si l'on voulait doubler la recette, l'homme entrerait dans une demi-bouteille. Ce fut le signal d'une insurrection générale dans laquelle la salle fut mise à sac, et tout le mobilier porté dans la rue et brûlé.

Le tour à la bouteille fut le sujet d'un nombre infini de plaisanteries. Le journal l'Advertiser publia, entre autres, une annonce ainsi faite :

« Dernièrement arrivé d'Éthiopie, le très extraordinaire docteur Zammampouango, oculiste et chirurgien de l'empereur de Monoemungi, exécutera dimanche prochain, au théâtre de Haymarket, les surprenantes opérations que voici :

« 1° Il prie un des spectateurs de vouloir bien s'arracher ses propres yeux ; après quoi le docteur les montrera aux assistans

pour leur prouver qu'il n'y a pas de supercherie, et alors il les remettra dans les orbites aussi intacts qu'auparavant.

« 2° Il prie une personne présente, un officier par exemple, de vouloir bien s'ouvrir le ventre ; après quoi (sans aucune hésitation), il lui prendra ses boyaux, les lavera et les remettra en place sans que le sujet en éprouve la moindre douleur.

« 3° Il ouvre le crâne d'un commissaire de police, en retire la cervelle et y substitue celle d'un veau ; à celle d'un beau celle d'un âne ; à celle d'un fanfaron celle d'un mouton ; opérations qui ont l'avantage de rendre ces personnes plus sociables et plus raisonnables qu'elles ne l'ont jamais été.

Et afin de convaincre le public de sa bonne foi, il ne prend d'argent qu'après l'opération terminée. Les dames peuvent venir masquées. La faculté et le clergé entrent gratis. »

Après le tour à la bouteille, vint la panique du tremblement de terre. Une légère secousse avait réellement eu lieu à Londres au mois de février (1750). La superstition s'en mêla ; des prophètes parcoururent les rues en annonçant la ruine prochaine de Ninive. Toute la ville alla voir un oeuf qui, disait-on, avait été pondu avec cette inscription « Prenez garde à la prochaine secousse ! » Pendant la semaine qui suivit, un grand nombre de gens riches s'en allèrent à la campagne, et, au jour annoncé, une partie de la population ferma ses maisons, et alla camper hors la ville, en plein champ, jusqu'à la nuit ; après quoi, la panique s'éteignit dans un immense éclat de rire.

Nous voyons aussi alors, comme de tout temps, la caricature s'exercer sur les toilettes. Il paraît qu'il régnait, vers 1750 et les années suivantes, une assez grande liberté de manières dans la

société anglaise, ce dont on accusait, comme de juste, le voisinage des mœurs françaises. Ainsi on voit un journal satirique annoncer pour les bals masqués « des costumes nus, en imitation de la peau. » La chronique ajoute que ce genre de costume avait été réellement porté dans un bal masqué par Élisabeth Chudleigh, une des filles d'honneur de la princesse de Galles, qui fut ensuite la maîtresse du roi, et duchesse de Kingston. Elle était, dit-on, habillée en Iphigénie, avec un simple maillot à peine couvert d'une robe grecque ; si bien que la princesse de Galles, en la, voyant, lui jeta silencieusement son voile sur les épaules.

La mode extravagante des paniers fut naturellement un texte inépuisable de caricatures ; il y en a une qui représente un expédient inventé pour introduire les femmes dans les voitures et les en retirer. C'est un carrosse qui s'ouvre par le haut, et duquel trois laquais, avec une grue et des poulies, enlèvent leur maîtresse et tout son attirail. Les coiffures étaient, si cela est possible, plus extravagantes encore ; on venait d'inventer la mode des cabriolets, qui était devenue une telle fureur qu'on portait tout en forme de cabriolet, même les coiffures. Les femmes se faisaient construire sur la tête un véritable édifice bourré de filasse, de laine et d'étoupe, le tout cimenté avec des livres de pommade ; et il paraît que cela se gardait plusieurs semaines sans réparations intérieures, et avec de simples replâtrages de l'enceinte extérieure ! L'abus des plumes, dont on couronnait ces échafaudages, donna lieu aussi à beaucoup de plaisanteries. On représentait les malheureux oiseaux errant à pieds par les rues, dépouillés de leur vêtement naturel, et considérant mélancoliquement les animaux à deux pieds, avec plumes, qui se paraient de leurs dépouilles.

Quant aux hommes, ceux qui donnaient le ton s'appelaient alors des macaronis. C'était en 1772. Le nom venait de ce que les jeunes gens qui avaient fait leur tour en Italie, revenus à Londres, v avaient formé un club où l'on mangeait habituellement du macaroni. Les caricatures les représentent avec un habit, un gilet et des culottes très serrées, un petit chapeau, puis un énorme chignon artificiel suspendu à la nuque, et dont le poids balance presque celui du reste de l'individu.

La caricature politique s'était alors emparée de lord Bute, le premier ministre, comme elle avait fait de Walpole. La figure la plus, communément adoptée pour lui était celle d'une botte, le mot anglais boot se prononçant à peu près comme son nom. C'est ainsi qu'aujourd'hui lord Brougham est généralement désigné par un balai (broom). Lord Bute passait pour avoir été l'amant de la princesse de Galles ; une caricature représente la princesse admonestant miss Chudleigh, une de ses femmes, sur la légèreté de sa conduite, et celle-ci lui répond en français : « Madame, chacun a son but. » Ce qui indisposait profondément les Anglais contre lord Bute, c'était son extrême partialité pour les Écossais, ses compatriotes, auxquels il distribuait toutes les places. Les caricatures représentent les grandes routes du nord encombrées d'Écossais déguenillés qui émigrent pour la terre promise du sud. Il y en a une où l'on voit un Écossais expédié par la poste sous enveloppe, et affranchi par privilège parlementaire.

Dans la satire et dans le journalisme, l'homme qui porta les coups les plus rudes au ministère de lord Bute fut John Wilkes, dont le nom est resté attaché à un des plus célèbres procès de presse du xviiv siècle. À l'occasion d'un article publié le 23 avril 1763 dans le North Briton, Wilkes fut arrêté et mis à la Tour.

Comme il était membre du parlement, le mandat d'arrêt fut attaqué comme illégal, et la cour du banc du roi prononça la mise en liberté du prisonnier. Le parlement s'empara de l'affaire, mais le ministère et la cour y avaient encore une forte majorité ; les deux chambres déclarèrent l'article saisi « un libelle calomniateur et séditieux, » et décidèrent qu'il serait brûlé par la main du bourreau. Au dehors, l'opinion se prononça tout autrement. Quand le shérif, avec le bourreau, voulut brûler publiquement dans la Cité le numéro condamné du North Briton, la populace se souleva, força le shérif à une prompte retraite, arracha des mains du bourreau le papier à moitié brûlé, et l'emporta en triomphe jusqu'à Temple-Bar, où elle alluma un feu de joie avec l'effigie de Bute. L'agitation se prolongea pendant plusieurs mois ; Wilkes, exclu de la chambre et condamné au pilori, s'était réfugié en France. Un libraire, qui avait publié une collection de son journal, fut également condamné au pilori. Il y fut conduit dans un fiacre, au milieu des acclamations d'une foule immense ; et après avoir subi sa peine, avec une branche de laurier dans la main, il salua les assistans. Le peuple avait, de son côté, dressé en face du pilori une potence à laquelle il avait suspendu une effigie de Bute et une toque écossaise, dont il fit ensuite un feu de joie. Une quête faite sur place réunit 200 guinées, plus de 5,000 francs, et fut remise au condamné, qui fut reconduit en prison aussi triomphalement qu'il en était venu. On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Wilkes rentra en Angleterre cinq ou six ans après, et se porta candidat à l'élection du Middlesex. Le scrutin se faisait à Brentford, près de Londres. Le jour du vote, toutes les routes conduisant à Brentford furent occupées dès le point du jour par la populace, qui arrêtait toutes les voitures et ne laissait passer que celles

qui avaient arboré les couleurs de Wilkes. Depuis la panique du tremblement de terre, Londres n'avait pas vu pareille émigration. Le numéro du journal de Wilkes qui avait soulevé cette célèbre querelle portait le chiffre 45, et ce chiffre était resté un mot d'ordre. Ainsi le fiacre qui avait conduit le libraire au pilori avait été décoré d'un grand 45 ; les marchands adoptaient, autant que possible, le chiffre 45, et on raconte qu'un jour le jeune prince de Galles, malmené par le roi son père, ne trouva rien de mieux pour se venger que de crier : Vive le numéro 45 ! À l'élection de Brentford, le 45 reparut donc dans toute sa gloire, et le peuple, qui arrêtait les voitures, y traçait à la craie le chiffre sacramentel.

Après une lutte électorale d'une violence sans exemple, Wilkes fut nommé représentant du Middlesex. Le ministère reprit contre lui les poursuites avant la réunion du parlement. Le jour de l'ouverture, le peuple, qui croyait qu'il serait conduit à la chambre, se rassembla en masse devant la prison. Des pierres et de la boue furent jetées aux soldats ; les magistrats donnèrent lecture du riot act ; la troupe fit feu, et plusieurs hommes tombèrent. Le peuple ramassa un des cadavres et le porta à travers les rues ; l'agitation devint formidable. Des actes d'accusation furent portés contre les officiers qui avaient ordonné le feu ; les tribunaux autorisèrent les poursuites, mais le gouvernement approuva publiquement les officiers et les soldats. En même temps, la cour du banc du roi condamnait Wilkes à 1,000 livres d'amende (25,000 francs) et à un an de prison, et la chambre des communes l'expulsait une seconde fois. Une nouvelle élection eut lieu à Brentford ; Wilkes fut présenté et réélu sans opposition. La chambre le déclara inéligible, et l'élection fut recommencée ; Wilkes fut encore nommé, mais la chambre vota que les voix données à celui qui venait après lui étaient seules valables. Ainsi finit la guerre

des « deux rois de Brentford, » comme on appelait le roi George et Wilkes.

Que devint ensuite cet homme qui avait joué un si grand rôle populaire ? Wilkes fit son année de prison, reparut plus tard à la chambre des communes, se réconcilia avec la cour, et devint à son tour un sujet de caricatures : ce qui prouve encore qu'il n'y a jamais rien de nouveau.

Nous entrons maintenant dans la grande période de la guerre d'Amérique et celle des guerres de la révolution. C'est dans l'histoire de la caricature un nouveau chapitre, qu'il convient de traiter à part.

JOHN LEMOINNE.

02

PAR

LA CARICATURE.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Thomas Wrightembrasse les diverses périodes de la révolution d'Amérique, de la révolution française et de l'empire. L'histoire intérieure de l'Angleterre à cette époque est généralement peu connue en France : les Anglais eux-mêmes ont sur ce temps beaucoup de documens épars, comme toujours ; mais, comme toujours aussi, ils ne se donnent pas la peine ou n'ont pas l'idée d'en faire une histoire. L'ouvrage de M. Alison, l'Europe pendant sa Révolution française, est à peu près le seul qui remplisse, bien que très imparfaitement, cette la-

cune, et en France c'est M. de Viel-Castel qui, par ses remarquables études sur les deux Pitt et sur quelques autres hommes politiques, a jeté le plus de lumière sur les grandes luttes parlementaires dont l'Angleterre était alors le théâtre.

Le livre de M. Wright a sous ce rapport un très grand prix. Il nous fait entrer dans l'histoire domestique, familière et privée de ces temps épiques; il nous montre les grands hommes un peu en déshabillé, et nous initie aux mœurs de cette société turbulente, passionnée et surexcitée, que les événemens brûlaient et emportaient dans un perpétuel ouragan.

Entre tous apparaît Charles-James Fox, que nous retrouverons toujours sur le premier plan. Il était le second fils de lord Holland, et, quoiqu'à cette époque, c'est-à-dire en 1770, il n'eût encore que vingt ans, il était déjà célèbre par son extraordinaire talent, autant que par la dissipation de sa vie. Lord North, alors premier ministre, comprit l'importance de s'attacher un pareil auxiliaire, et le fit immédiatement entrer dans l'administration. Lord Holland, qui aimait passionnément le jeu, en avait donné le goût à son fils. C'était de ce jeune patricien qu'Horace Walpole, le Sévigné fait homme de l'Angleterre, écrivait : « Charles Fox brille également autour du tapis vert et dans la chambre des communes... Il arrivait des courses ; il était resté à boire toute la nuit, et ne s'était pas couché. Comme de pareilles facultés font rire des règles de Cicéron sur les orateurs et de son travail infatigable ! Ses discours élaborés sont puérils auprès de la raison virile de cet enfant. » Walpole disait encore de lui : « Lord Holland se meurt, et il est en train de payer les dettes de Charles Fox, ou au moins une bonne partie, car elles se montent à 130,000 livres (3,250,000 francs). J'avais pris ce garçon pour un prophète, venu

pour prédire la ruine et la dispersion des Juifs ; mais, tant qu'il y aura un prêteur sur gages ou un joueur sur la surface de la terre, Charles sera toujours en dettes. »

Fox ne faisait, du reste, que partager une passion commune à toute son époque, surtout à la jeune aristocratie dont il était un des chefs les plus brillans. On jouait alors partout et à propos de tout. Un jour, des jeunes gens dînant ensemble trouvent un ver dans une noisette. L'un d'eux l'achète à son compagnon pour cinq guinées, et offre de le faire courir contre les deux premiers qu'on trouvera. Les paris s'engagent et, sur cette course extravagante des trois innocens insectes, on joue plus de 500 louis. Un autre jour, les paris s'engagent sur la vitesse de deux gouttes de pluie qui descendaient sur un carreau ; mais, par malheur, les deux gouttes se rejoignent avant d'arriver au but, ce qui annule les gageures.

Au début de sa vie politique, Fox s'était, comme nous l'avons dit, attaché au ministère tory, et il en partageait l'impopularité. On ne lui épargnait pas alors les caricatures, et son nom prêtait tout naturellement à d'éternels jeux de mots. Une caricature de ce temps, intitulée la Mort des Renards (the Death of the Foxes), représente deux renards, l'un vieux, l'autre jeune, pendus côte à côte à un gibet, pendant que le fermier John Bull et sa femme se réjouissent de voir leur poulailler délivré de cette vermine.

Mais Fox ne resta pas long-temps avec les tories, et, à vingt-quatre ans, il se jeta dans l'opposition libérale, où il acquit son immortelle réputation. On imaginerait difficilement la violence avec laquelle la couronne était alors directement et personnellement attaquée, en dépit de la prérogative constitutionnelle. Il parait que le roi George, comme le malheureux Louis XVI, aimait

les arts mécaniques, et passait ses loisirs à tourner. Il était parvenu, dit-on, à fabriquer un bouton, et ce fut un sujet inépuisable de plaisanteries ; on ne l'appelait plus que le faiseur de boutons. Une caricature le représente refusant d'entendre la députation de la Cité, et lui disant : « Ne voyez-vous pas que je suis occupé à quelque chose de plus important ? » tandis que les courtisans admirent son travail, et disent : « Quel grand roi ! il n'y a pas en Europe un prince capable de faire d'aussi beaux boutons. »

Une coalition formidable se préparait contre lord North, et les revers de la guerre d'Amérique lui donnaient beau jeu. Dans les dessins du temps, l'Amérique apparaît toujours sous la figure d'une jeune femme indienne, demi-nue et coiffée avec des plumes. L'opposition, en Angleterre, avait d'abord pris parti pour la colonie et contre les rigueurs imprudentes dont elle était l'objet. Les patriotes américains avaient, comme on sait, proscrit l'usage du thé, dont les droits étaient une source considérable de revenus pour le trésor anglais, de même que nous avons vu récemment les patriotes de la Lombardie renoncer à fumer pour atteindre le trésor autrichien. Nous voyons dans une caricature la pauvre Amérique étendue par terre ; le chancelier lord Mansfield lui tient les deux mains ; lord North, armé d'une théière lui verse dans la bouche des flots de thé qu'elle lui rend au visage, et à côté on aperçoit l'Angleterre, qui détourne la tête en pleurant.

Ce fut la guerre d'Amérique qui jeta définitivement Fox dans l'opposition avec l'illustre lord Chatham (le premier Pitt), avec Burke, avec le colonel Barré. Tout le monde se souvient de la magnifique et brûlante sortie que fit lord Chatham contre l'alliance des Anglais avec les tribus indiennes. La guerre sauvage faite aux colons insurgés fut aussi flétrie par la caricature. On en a conser-

vé une dans laquelle le roi George est représenté assis à côté d'un chef indien ; ils sont tous les deux occupés à ronger un gros os, et le roi tient à la main, en guise de coupe, le crâne d'un Américain. Ce royal assemblage a pour légende : Par nobile fratrum.

C'est à cette époque (1780) que nous rencontrons la célèbre émeute connue sous le nom de Gordon riots, parce qu'elle avait pour chef lord George Gordon. C'est un des épisodes les plus extraordinaires de l'histoire de la Grande-Bretagne ; ce fut ce qu'on appellerait aujourd'hui une émeute réactionnaire. La question de la liberté religieuse ou l'émancipation catholique, que nous n'avons vu résolue qu'en 1829, commençait déjà à s'agiter, et elle soulevait en Angleterre, en Écosse surtout, les plus violentes antipathies populaires. Ce fut un Écossais, lord George Gordon, membre des communes, qui devint, à Londres, le chef de la ligue appelée Association protestante. Cet homme, que Walpole avait surnommé le Jean de Leyde de son siècle, annonça dans la chambre qu'il viendrait apporter une pétition contre l'émancipation des catholiques, signée de plus de 100,000 électeurs qui devaient l'accompagner en procession. C'était quelque chose comme fut le 15 mai 1848 à notre assemblée constituante, comme aurait pu être le 13 juin 1849.

Au jour dit, le 2 juin, une multitude innombrable se rassembla dans le lieu appelé Saint-George's-Fields, et de là, à travers toute la Cité, marchant six de front, arriva jusqu'auprès du parlement. La chambre des lords leva sa séance et s'esquiva. La chambre des communes continua de siéger, et, pour ce premier jour, la procession n'alla pas plus loin. La foule se dispersa vers le soir, mais en s'en allant elle mit le feu à deux chapelles catholiques. Chose étrange ! que du reste l'histoire devait encore voir un jour, le gou-

vernement semblait frappé d'étourdissement ou de paralysie ; il ne prenait aucune mesure, ni pour réprimer l'insurrection ni pour en prévenir le retour. Le lendemain, qui était un samedi, la populace se rassembla de nouveau en nombre immense, et parcourut les rues toute la nuit. La même scène se reproduisit le dimanche, et enfin le lundi, pendant toute la soirée et toute la nuit, la ville fut entièrement livrée et abandonnée sans défense à des bandes furieuses, qui pillèrent les chapelles et les maisons aux cris de : « À bas le papisme ! » Le soir, les insurgés mirent le feu à la prison de Newgate et délivrèrent tous les détenus ; ils en firent autant à la prison de Clerkenwell, et, renforcés, par ces nouveaux auxiliaires, ils allèrent brûler et saccager des maisons désignées. Cette orgie se continua le mardi. Le mercredi, les pillards donnèrent un assaut à la banque, et là seulement ils trouvèrent de la troupe qui les repoussa vigoureusement et leur tua beaucoup de monde ; mais le mercredi encore, pendant la nuit, le feu fut mis dans Londres à trente-six endroits à la fois.

Cependant le gouvernement avait fini par sortir de son inconcevable stupeur et appelait de tous côtés des troupes. Les citoyens, revenus aussi de leur épouvante, s'armaient pour défendre leurs maisons et organisait une espèce de garde nationale. En même temps, les insurgés et les libérés, qui avaient forcé les caves, s'y étaient abandonnés à tous les excès de l'ivresse. Au bout de six jours et de six nuits de terreur et de brigandage, un nombre considérable des révoltés tomba sous le feu de la troupe ou fut brûlé ivre dans les flammes des maisons incendiées, et la tranquillité fut enfin rétablie. Cet exemple inouï d'une grande capitale livrée pendant toute une semaine au feu et à la dévastation n'a jamais été oublié en Angleterre. On s'en est souvenu le 10 avril de l'année dernière, quand la procession chartiste rencontra

sur son passage non-seulement de l'artillerie mèche allumée et des habits rouges les fusils chargés, mais aussi plusieurs centaines de mille hommes enrôlés comme constables et montant gravement la garde à la porte de leurs maisons.

Un autre épisode resté aussi très célèbre fut celui de l'élection de Westminster. La guerre d'Amérique était terminée ; les anciens adversaires, lord North, Fox et Burke, avaient profité de cette occasion pour se rapprocher, et former contre lord Shelburne et le jeune Pitt leur fameuse coalition. La caricature, dans cette circonstance, paraît avoir pris le parti de la cour ; il fallait qu'elle exprimât assez fidèlement l'opinion publique, car le roi, après avoir subi pendant quelques mois le triomphe de la coalition et un ministère composé de North, Fox et Burke, en secoua brusquement le joug et donna tout à coup à William Pitt la direction des affaires. Vainement la chambre des communes accumula vote sur vote contre le nouveau ministère ; le roi ne céda pas, et, usant de sa prérogative, il fit appel à des élections générales.

Chose rare, la caricature, comme nous l'avons dit, était alors du côté du pouvoir. Les deux grands artistes en ce genre, Gillray et Sayer, dirigeaient tous leurs traits contre les chefs de la coalition. Pitt est représenté en Hercule enfant, étouffant deux serpens qui ont la tête de Fox et celle de North. Dans les caricatures où figure lord North, il y a généralement un petit chien. C'est une allusion à un accident assez comique. Pendant un discours de lord North, un chien qui s'était caché sous une des banquettes de la chambre sortit tout à coup et interrompit l'orateur par un aboiement prolongé. La chambre entière fut jetée dans un accès de rire, après quoi lord North reprit avec un imperturbable sang-

froid : « Maintenant que le nouveau membre a terminé son raisonnement, je demande la permission de continuer le mien. »

Il y a aussi des caricatures de tiers-parti. Nous en voyons une qui représente un âne tiré en deux sens contraires. L'âne surchargé d'impôts, c'est le peuple ; il est tiré d'un côté par le roi dans la direction de la monarchie absolue, de l'autre, par Fox dans la direction de la république.

Le résultat des élections générales justifia la confiance du roi et de son jeune ministre. L'ancienne majorité fut complètement changée, et le parti de la cour rentra triomphant dans les communes. Chose qui arrive quelquefois, le parti royal était aussi le parti populaire, et l'opposition n'était guère qu'une coalition de grandes familles et de grands intérêts. En cette occasion, le peuple d'Angleterre se déclara ouvertement pour la cour, et cette disposition ne laissait pas que d'alarmer Horace Walpole, qui écrivait : « M. Pitt a résolûment bravé la majorité. Il a dissous la chambre, et a, je le crains, fait à cette branche de la législature une blessure qui, si le courant ne tourne pas, pourra devenir fatale à la constitution. La nation est ivre ; elle prodigue les adresses de remercîmens à la couronne pour avoir exercé sa prérogative contre le palladium des libertés populaires… Grace à cette frénésie momentanée qui saisit quelquefois une nation comme un grand animal, le pays est pris d'une telle haine contre la coalition et M. Fox, que là même où l'or a gardé sa toute-puissance, les élections sont des plus rudes. Les grandes familles whigs, les Cavendish, les Rockingham, les Bedford ont perdu toute influence dans leurs propres comtés ; on leur a même escamoté des siéges dans des localités qui leur appartenaient en entier. Dans plusieurs cas, un doigt royal a évidemment proscrit des

noms tels que ceux de lord North et de lord Hertford. Un semblable ostracisme n'était peut-être pas prudent, car le succès permanent est un joyau qu'une couronne n'est pas sûre de toujours conserver. » Il est impossible d'exprimer plus naïvement que ne le fait ici Walpole le scandale qu'inspirait aux grands aristocrates whigs toute intrusion dans leurs bourgs pourris.

Ces élections de 1784 sont restées célèbres à Londres par la lutte électorale de Westminster entre Fox et les deux candidats de la cour, sir Cecil Wray et lord Hood. Ce fut une des plus violentes dont on ait gardé la tradition. Il est vrai que dans ce temps-là le poll ou scrutin public restait ouvert pendant six semaines ; ainsi celui de Westminster dura depuis le 1 avril jusqu'au 17 mai. Dans le commencement, c'était Fox qui était en arrière ; lord Hood avait engagé un corps de matelots qui s'étaient emparés des hustings et en empêchaient l'accès. Fox, de son côté, avait enrôlé les porteurs de chaises, alors fort nombreux, et presque tous Irlandais, c'est-à-dire les premiers dans les émeutes. Ces deux armées occupèrent le quartier de Westminster pendant six semaines, se livrant presque chaque jour des batailles souvent sanglantes. Le roi se faisait, dit-on, apporter heure par heure les résultats du poll ; mais il avait contre lui son fils, le prince de Galles, partisan déterminé de Fox et publiquement enrôlé dans l'opposition. Une caricature représente le prince complètement ivre, soutenu d'un côté par Fox, et de l'autre par un cabaretier nommé Samuel House, une autre figure très connue alors. Ce Sam était un original remarquable par sa tête parfaitement chauve et par son costume invariablement composé d'une jaquette et d'une culotte de nankin. Il portait son gilet toujours ouvert, avec du linge remarquablement blanc, et lorsqu'il n'avait pas, selon son ordinaire, les jambes nues, il portait des bas de la

soie la plus fine. On le voit ainsi dans toutes les caricatures. Il était un des plus chauds partisans de Fox, et tint maison ouverte pendant tout le temps de l'élection. Cependant le grand électeur ou plutôt la grande électrice de Fox fut la duchesse de Devonshire, sans rivale alors pour la beauté et pour l'esprit. Avec un cortège de jeunes femmes appartenant aussi à l'aristocratie whig, elle allait tous les jours au poll, portant les couleurs de son candidat et quêtant personnellement des votes. On sait qu'un boucher lui demanda et qu'elle lui accorda un baiser en échange de sa voix. La belle solliciteuse fut naturellement le but d'une innombrable quantité de caricatures, dont plusieurs étaient extrêmement libres, et la représentaient dans toute sorte de situations.

Fox fut nommé, et le prince de Galles donna un grand dîner à cette occasion. Dans le reste du pays, les élections avaient autrement tourné, et Pitt se trouva en possession d'une majorité énorme. Le jeune et hautain ministre était le maître du roi ; mais il avait dans l'héritier présomptif un ennemi déclaré. Le prince ne lui pardonnait pas le mépris mal déguisé avec lequel il l'avait toujours traité, et en même temps la dissipation de ses mœurs le portait beaucoup plus vers Fox que vers Pitt. Il était donc devenu le chef de cette jeunesse dorée, pleine d'esprit, de vices et de dettes, qui reproduisait alors en Angleterre la société française de la régence. Du temps que ses amis étaient au ministère, ils avaient présenté pour lui un projet de dotation de 100,000 livres par an, ou 2,500,000 fr. ; mais le roi en avait fait réduire le chiffre à 50, ce qui jeta le jeune prince plus avant que jamais dans l'opposition et dans la société de Fox. Le grand caricaturiste Gillray le représentait sous les traits de l'enfant prodigue réduit à vivre avec les pourceaux. Dans une autre caricature, intitulée Convoi pour Botany-Bay, on voit le prince débarquant sur les

épaules de deux déportés, entre Fox et North ; Burke, souvent attaqué comme catholique déguisé, est en évêque avec la mitre et la crosse et lisant l'office dans le calendrier de la prison de Newgate.

Au mois de novembre 1788, la folie du roi George devint publique, et il fallut constituer la régence. Pitt comprit que l'accession du prince de Galles à l'exercice du pouvoir royal serait le terme de son propre pouvoir et le signal de la rentrée de Fox et des whigs. Dès-lors les rôles furent intervertis : Pitt se déclara le défenseur de la prérogative du parlement, pendant qu'à leur tour les whigs se faisaient les champions de celle du prince. Fox, devenu en cette circonstance ultra-tory et ultra-royaliste, fut accablé sous les sarcasmes de Pitt, et le premier ministre, sûr des dispositions du parlement, fit adopter une série de résolutions qui liaient complètement les mains au nouveau régent. Le prince eut le titre, mais il n'eut que cela. Il n'eut point la faculté de créer des pairs, de donner aucune place viagère ni réversible, et enfin la garde du roi malade fut remise à la reine assistée d'un conseil. Du reste, le bill de régence ne fut pas même mis cette fois à exécution, car, avant qu'il eût été définitivement voté, le roi recouvra la raison. Gillray publia à cette occasion une caricature intitulée : Les funérailles de M Régence. On y voit la bière précédée par Burke en jésuite lisant l'office des morts, et le deuil est mené par Fox, Sheridan et M Fitzherbert, la maîtresse du prince.

C'était au commencement de l'année 1789, et la plus grande révolution des temps modernes allait éclater sur le monde. Le mouvement de 89 éveilla d'abord en Angleterre de nombreuses et vives sympathies ; la presse et l'opinion populaire l'accueillirent avec enthousiasme ; on jouait sur les théâtres la prise de la Bastille ; on y citait des prologues en vers dans lesquels

nous lisons, par exemple : « Oui, l'esprit d'Albion a enfin inspiré et réchauffé les cœurs, et la France est enfin dotée de la liberté de l'Angleterre… Hurrah pour la main bénie qui la première a ouvert les horribles cachots de la Bastille et en a délivré les pâles habitans !… » Tels furent les sentimens avec lesquels les débuts de la révolution française furent généralement reçus en Angleterre ; on croyait fermement que la France allait se donner un gouvernement constitutionnel et libéral. Dans les régions du pouvoir, on gardait plus de réserve ; la couronne, au mois de janvier 1790, disait simplement : « Je continue à recevoir l'assurance des bonnes dispositions de toutes les puissances étrangères. » On voit que la formule a peu varié depuis ce temps-là. Bientôt cependant la marche de la révolution commença à effrayer les Anglais, et le parti whig, jusque-là le défenseur de la France, se divisa. Ce fut à cette occasion que s'éleva entre Fox et Burke cette discussion célèbre qui est dans toutes les mémoires, et qui sépara pour jamais les deux anciens amis. Burke devint depuis lors le plus éloquent ennemi de la révolution.

Ce n'était pas sans raison. L'agitation révolutionnaire prenait, en Angleterre même, un caractère alarmant, et elle était secondée par l'organisation des clubs. Le plus ancien de tous s'appelait la Société de la révolution, et célébrait chaque année, le 4 novembre, la révolution de 1688. C'était là que prêchait le docteur Price, un vieux dissident qui avait déjà accueilli avec enthousiasme la révolution d'Amérique. Le 4 novembre 1789, le club vota une adresse de félicitations au peuple français, à la suite de laquelle il s'établit une correspondance régulière entre les propagandistes des deux pays. Bientôt il y eut à Londres le Club du 14 juillet en l'honneur de la prise de la Bastille, la Société correspondante, et plusieurs autres dans lesquelles, avec le docteur Price,

régnaient Priestley, un autre prédicateur dissident, et Thomas Paine. Alors le gouvernement eut recours à un moyen presque toujours infaillible en Angleterre ; il fit appel à l'orthodoxie de la nation. Les dissidens protestans, aussi bien que les catholiques, devinrent l'objet des violences populaires ; ils furent mis en chansons et en caricatures ; Price, Paine et Priestley furent représentés soufflant du haut de la chaire le poison de l'athéisme, de l'arianisme, du déisme et du socinianisme ; on voyait Price au milieu, terminant son sermon par cette formule de la liturgie anglicane : « Et maintenant prions avec ferveur pour l'abolition de toute monarchie, etc., et pour que le désordre et l'anarchie puissent, par nos pieux efforts, régner dans tout l'univers. »

Àcette époque, Burke publia son célèbre livre : Réflexions sur la Révolution française. L'effet en fut prodigieux, et ne peut se comparer qu'à celui que produisit plus tard le livre de M. de Chateaubriand : Bonaparte et les Bourbons. Vainement Paine et Priestley essayèrent d'y répondre ; le vent populaire était contre la révolution : Gillray représentait le roi tenu sur l'échafaud par Sheridan, Fox remplissant les fonctions d'exécuteur, et Priestley exhortant la victime à la soumission. Priestley administrait une chapelle à Birmingham ; ses amis voulurent célébrer avec lui le deuxième anniversaire de la prise de la Bastille. Les « réactionnaires » de la ville prirent d'assaut la taverne où les démocrates s'étaient assemblés ; puis, n'ayant pas trouvé Priestley, ils allèrent brûler de fond en comble sa maison et sa chapelle. Pendant plusieurs jours, ils restèrent ainsi les maîtres de la ville, et dans beaucoup d'autres villes il y eut des scènes du même genre.

Ces démonstrations de royalisme n'empêchaient cependant pas la satire populaire de se porter aussi sur le roi. Gillray, bien

qu'il employât presque toujours son inépuisable talent en faveur de la cause monarchique, avait des motifs personnels d'antipathie contre George III, et ne l'épargnait pas dans ses caricatures. Il paraît que le roi avait un jour traité légèrement certains de ses dessins, et Gillray l'avait alors représenté examinant une gravure du portrait de Cromwell par Cooper. La figure du roi exprime un curieux mélange d'étonnement et d'alarme à la vue des traits durs du grand républicain, dont le nom était alors dans toutes les bouches. L'avarice bien connue du roi et de la reine était aussi pour Gillray un sujet des plus féconds. Le duc d'York venait d'épouser la fille du roi de Prusse, qui passait pour riche ; dans une scène intitulée la Présentation, on voit le prince présenter sa femme au roi, qui ouvre les yeux et les mains, et à la reine, qui tend son tablier pour recevoir de l'argent. Ailleurs, on voyait le roi et la reine allant au marché, ou bien le roi faisant rôtir ses muffins et la reine se faisant frire des éperlans, ou le royal couple exhortant les princesses à prendre le thé sans sucre, le goûtant et le déclarant excellent.

Le gouvernement anglais arrêta les attaques de la publicité par des lois de répression qui portaient sur la presse et surtout sur les clubs. À l'extérieur, il se maintenait dans une neutralité apparente, et, quand le gouvernement français l'invitait à employer ses bons offices pour empêcher la coalition qui se formait contre lui, le ministre des affaires étrangères, lord Grenville, répondait que son pays ne voulait pas se mêler des affaires du continent. Après le 10 août, l'Angleterre rappela son ambassadeur ; les massacres de septembre envoyèrent de l'autre côté du détroit un flot d'émigrés et de réfugiés. La convention française accepta deux délégués du peuple anglais, Priestley et Paine ; Paine seul s'y rendit. Le 19 novembre, la convention vota par acclamation le fa-

meux décret ainsi conçu : « Au nom de la nation française, la convention nationale décrète qu'elle garantit la fraternité et l'assistance à tous les peuples qui veulent être libres, et elle charge le pouvoir exécutif d'envoyer des ordres aux généraux pour donner cette assistance, et pour défendre les citoyens qui ont souffert et souffrent encore pour la cause de la liberté. » C'était le signal d'une croisade universelle. Le sentiment national se réveilla en Angleterre, et des sociétés contre-révolutionnaires se formèrent sur toute la surface du pays. M. de Chauvelin, qui était resté à Londres, bien qu'il n'y fût plus reconnu comme ambassadeur, reçut l'ordre de quitter le territoire, et la France alla au-devant de la guerre en la déclarant officiellement le 1 février 1793. La caricature se fit naturellement anti-française ; nous en voyons une qui représente Fox et Sheridan avec le bonnet phrygien et sans culottes, enfonçant avec des poignards dans la bouche de John Bull un pain sur lequel est écrit le mot de liberté.

De leur côté, les républicains de France faisaient appel à la démocratie anglaise. Ils n'en voulaient, disaient-ils, qu'au roi, à son ministre et aux aristocrates. Cent mille hommes devaient faire une descente en Angleterre, soulever le peuple, et sur les ruines de la royauté fonder l'alliance des deux nations. On voit que la génération présente n'a rien inventé. Paine venait de publier la seconde partie de ses Droits de l'homme. Son livre était répandu dans le peuple par une propagande active : les colporteurs le disséminaient dans toutes les classes, et en enveloppaient leurs marchandises ; mais la réaction était plus forte, et elle avait avec elle le sentiment national. Les sociétés anti-révolutionnaires se multipliaient ; la plus connue de toutes était alors la Société pour préserver la liberté et la propriété contre les républicains et les niveleurs. Paine avait été dans l'origine fabricant de corsets. Une

caricature de Gillray le représente étouffant l'Angleterre (Britannia) dans un corset de sa façon. Du reste, le républicain anglais subit lui-même le sort commun ; jeté en prison, il n'échappa que par hasard à la guillotine, et alla achever ses jours en Amérique. Fox était aussi accablé de caricatures ; il y figurait servant Dumouriez à table, mettant devant lui sur un plat la tête de Pitt, pendant que Sheridan servait la couronne dans un pâté, et Priestley la mitre épiscopale dans une tarte ; le tout rehaussé par des grenouilles qui, comme chacun sait, représentent les Français.

Néanmoins John Bull, qui n'aime jamais à payer, trouvait que la guerre lui coûtait cher. L'infatigable Gillray représentait dans une série de dessins les Suites de la guerre. On voit John Bull assis tranquillement au coin de son feu, au sein de sa famille ; puis il part pour le continent, puis sa famille met tout son mobilier en gage ; puis lui-même revient maigre et mourant de faim. On commençait à redemander la paix ; Gillray, parodiant la procession napolitaine de saint Janvier, représentait le Vésuve politique en éruption, et les lazzaroni de Londres portant processionnellement la tête de Fox pour conjurer le danger. Sheridan officiait comme cardinal, Lauderdale et le duc de Norfolk portant sa queue.

Le ministère cherchait à couvrir par tous les moyens possibles les frais énormes de la guerre et des subsides donnés aux armées continentales. En 1795, il frappa d'une taxe l'usage de la poudre, dont tout le monde se servait alors. Immédiatement les whigs y renoncèrent, et portèrent les cheveux courts, ce qui fut appelé coiffure « à la guillotine. » Une autre taxe servit aussi de sujet à un nombre infini de caricatures : ce fut celle sur les chiens. L'impopularité de la guerre augmentait de jour en jour ; en allant ou-

vrir le parlement, le roi fut sifflé et lapidé par la foule, et ne fut délivré que par une charge de cavalerie. Les plus grands aristocrates whigs, et à leur tête le duc de Bedford, chef de la famille des Russell, menaient l'opposition. Gillray représente le duc de Bedford en fermier semant de l'or sur un champ labouré par Sheridan. Le soleil, avec la figure de Fox, fait mûrir les épis qui se changent en bonnets rouges et en poignards.

Au mois d'octobre 1796, le roi annonça, en ouvrant le parlement, qu'il allait envoyer un ambassadeur en France pour négocier la paix. Lord Malmesbury fut, en effet, envoyé à Paris ; on sait qu'il échoua dans sa mission et que les hostilités furent reprises. Alors la guerre redevint populaire. Gillray fit un tableau représentant l'invasion française. On y voyait Pitt lié à un poteau et flagellé par Fox ; le duc de Bedford en taureau, lançant Burke en l'air avec ses cornes ; Erskine brûlant la grande charte ; Canning pendu à un réverbère ; les princes assassinés et leurs corps jetés par les fenêtres du club whig, et, dans le fond, le palais de Saint-James en flammes. Ailleurs, il fit un arbre de la liberté planté sur un piédestal de têtes et surmonté de la tête sanglante de Fox avec le bonnet phrygien. L'opposition avait perdu en Angleterre toute popularité ; son nom était associé à l'idée de l'invasion française, et elle avait cessé de faire entendre sa voix même dans le parlement. En même temps, Bonaparte mettait un terme au directoire et à la révolution, et Gillray publiait une caricature intitulée : « Exit Liberté à la française, ou Bonaparte baissant le rideau sur la farce de l'Égalité, à Saint-Cloud, près de Paris, le 10 novembre 1799. »

Ce fut à cette époque que Pitt effectua l'union législative de l'Irlande avec l'Angleterre, cette union dont O'Connell a si long-

temps demandé le rappel. Pitt, pour se concilier l'église populaire d'Irlande, avait promis d'appuyer l'émancipation catholique ; mais, trouvant chez le roi une opposition invincible à cette mesure, il donna sa démission. Le roi prit pour premier ministre un homme qui était considéré comme une créature de Pitt, Addington. Une caricature le représente monté sur un banc et vêtu du costume du grand ministre. L'habit traîne à terre, le chapeau descend jusqu'au menton, et le personnage est plongé jusqu'aux épaules dans une botte. Cependant le changement de ministère en amena un dans la politique, et ce fut sous Addington que fut signée, le 27 mars 1802, la paix d'Amiens.

La paix fut d'abord reçue avec joie en Angleterre, d'autant plus qu'elle permit de rappeler l'income-tax. Des milliers d'Anglais, depuis si long-temps condamnés à rester chez eux, firent une espèce d'invasion pacifique dans Paris ; parmi les premiers visiteurs furent Fox, son neveu lord Holland, Erskine, lord Grey, et d'autres grands whigs. Ils furent reçus par Bonaparte avec les plus grands égards. Toutefois on ne paraissait pas avoir en Angleterre une bien vive confiance dans la durée de cette entente cordiale. Gillray publia une caricature intitulée : Le premier Baiser depuis dix ans, ou l'Entrevue de Britannia et du citoyen François. Le citoyen, orné de moustaches et d'une ceinture tricolore, embrasse tendrement une grosse bonne femme qui se laisse faire en rougissant. — Madame, dit-il, permettez-moi de sceller sur vos lèvres divines mon éternel attachement. — Monsieur, répond Britannia, vous êtes un charmant gentleman ; vous m'embrassez si délicatement que je ne puis vous refuser, bien que je sois sûre que vous me tromperez encore. » Dans le fond sont le roi George et Bonaparte, qui se livrent à des démonstrations fort peu pacifiques.

La paix ne pouvait durer long-temps ; elle n'était sincère d'aucun côté. Les ambassadeurs furent rappelés, et le grand duel fut repris. Le sentiment national fut surexcité en Angleterre par la perspective d'une invasion ; c'était le moment du camp de Boulogne. La satire et la caricature prirent leur part de la guerre générale. Gillray, de son côté, continua sa guerre incessante. Dans une de ses caricatures, dont le sujet est tiré de Gulliver, le roi George tient dans sa main Bonaparte en grand uniforme, et l'examine avec une lorgnette. Ailleurs, Bonaparte fait manœuvrer de petits bateaux dans une cuvette, au grand amusement du roi George et de sa cour. Une des plus célèbres est celle qui représentait le festin de Balthazar. Bonaparte, Joséphine et quelques courtisans sont à table, festoyant avec les richesses de l'Angleterre. Sur un plat est la tête du roi George ; sur un autre, un pâté représentant la banque d'Angleterre. Joséphine, d'une corpulence énorme, boit à plein verre ; un des convives avale la Tour de Londres. Le premier consul au moment où il attaque un gâteau représentant le palais de Saint-James, aperçoit sur la muraille les trois mots du festin biblique et recule d'effroi. Derrière lui se tiennent ses sœurs dans un costume plus que léger. Il parait de Bonaparte fut profondément blessé et irrité de cette satire.

Pendant l'empire, Gillray ne s'arrêta point. Une de ses plus spirituelles caricatures est celle où il représente l'empereur en pâtissier tirant une fournée de petits rois en pain d'épice, pendant que Talleyrand lui prépare la pâte. Sur une table, il y a une douzaine de petits vice-rois en pâte qui attendent la prochaine fournée. Une autre fois, l'empereur est occupé, encore avec le prince de Talleyrand, à planter une pépinière de rois. Ailleurs, c'était au moment de la guerre d'Espagne, il est représenté en matador dans un combat de taureaux ; il a brisé son épée dans le

flanc d'un de ces animaux, qui, furieux, le laboure de ses cornes. Les souverains de l'Europe forment la galerie. Dans le temps où une alliance semblait près de s'établir entre Napoléon et le czar, Gillray représenta le triomphe de l'Angleterre : c'était Britannia sur un char formé de la coque d'un navire traîné par un taureau irlandais et conduit par un matelot ; au char sont enchaînés le tyran corse et l'ours de Russie. Il faut dire que ce dessin était une satire du ministère anglais, car il est intitulé : Châteaux en l'air. Il y a aussi la Vallée de l'ombre de la Mort. Napoléon menant en laisse l'ours du Nord entre dans la sombre vallée et y rencontre le lion britannique, le terrier de Sicile, le loup de Portugal, et, montée sur un cheval de race espagnole, la Mort, qui les excite au combat. Il y a encore la Rencontre inattendue. Napoléon, qui voulait toujours attaquer l'Angleterre dans l'Inde, a passé à travers le globe et ressort tout à coup par le Bengale ; mais, à sa grande surprise, il y retrouve John Bull, qui l'attendait à sa sortie.

Gillray mourut en 1809. Après lui, la caricature perd, sinon de sa fécondité, du moins beaucoup de sa verve et de sa pointe ; au moment de la chute de Napoléon, elle ne fut que cruelle et vulgaire. C'est Gillray qui, le premier, popularisa le type célèbre de John Bull. Avant lui, Britannia et son lion étaient l'emblème habituel de l'Angleterre ; Gillray trouva et immortalisa ce tranquille, jovial, bien nourri et bien portant personnage que l'on retrouve maintenant dans tous les dessins anglais. Gillray a aujourd'hui l'inestimable avantage qui appartient aux morts. Nous oserions cependant affirmer que ses successeurs actuels ne lui sont pas inférieurs, et, à notre avis, la caricature politique, soit en Angleterre, soit en France, n'a jamais été aussi véritablement un art qu'elle l'est aujourd'hui. Depuis une dizaine d'années, les initiales H. B. ont signé un nombre incalculable de petits chefs

d'œuvre, et chaque semaine le Punch enrichit un musée dont l'histoire la plus grave ne pourra plus se passer. Ce que nous disons ici des caricaturistes anglais, on le dit à Londres de Daumier, de Cham et de Bertall. Un jour viendra où tous ces élémens prendront leur place dans l'histoire, et l'auteur de l'Angleterre sous la maison de Hanovre aura l'honneur d'avoir ouvert cette voie nouvelle.

John Lemoinne.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/De_l%E2%80%99Histoire_par_la_-caricature. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.